

SAINE RÉVOLTE ?

Les événements des jours derniers (1) — manifestations estudiantines à Paris, venant après celles de Louvain, de Rome, d'Allemagne... — ont ramené l'attention du grand public sur les problèmes dans lesquels se débat la jeunesse actuelle. Dans ce contexte insurrectionnel, il me fut donné d'assister, le 8 mai, au Congrès de la Fédération Nationale de l'Enseignement Moyen Catholique (F.N.E.M.C.) qui s'interrogeait sur le sens de « l'enseignement moyen catholique à l'heure de Vatican II ». Tout le second volume du rapport qui fut présenté à cette occasion est consacré au problème de l'« éducation cohérente et progressive de la liberté ». Je ne puis m'empêcher de lire ces conclusions sans les placer dans l'éclairage des émeutes qui bouleversent actuellement le Quartier Latin. En effet, nos élèves, dès demain, se retrouveront sur les bancs de l'Université et vivront certainement — car je ne me fais pas trop d'illusions — de semblables émeutes qui, parce qu'elles auront pour cadre une Université Catholique, n'en seront que plus angoissantes.

J'aimerais m'arrêter quelque peu à ce phénomène de l'insurrection des « enrégés » de Nanterre. Si j'étais leur professeur, je crois bien que je leur administrerais, moi aussi, le célèbre **Je vous ai compris**. Mais je le ferais sans hypocrisie verbale, sans me livrer à je ne sais quelle tactique logomachique délibérément sournoise. Je le dirais parce que je le pense, parce que je pense que ces révoltes ne sont pas seulement l'expression d'un quelconque prurit atavique de la contestation, mais parce que ces révoltes sont l'expression d'un malaise beaucoup plus profond dont nous ne devons ignorer

(1) Note préliminaire.

Les lignes qu'on va lire ont été écrites le 11 mai 1968. En les relisant, à la date du 20 mai, je crains que le lecteur ne prête à mes propos une portée qu'ils ne veulent pas avoir. Loin de moi l'idée d'approuver tous les aspects, entre autres idéologiques, du mouvement. Les événements des premiers jours ne laissaient pas prévoir de tels prolongements. J'ai seulement voulu attirer l'attention sur quelques attitudes pédagogiques qu'impose l'éternel conflit entre les générations, dans le cadre d'une éducation à la liberté. Que le lecteur n'y voie aucune autre intention. Mes notes doivent rester tout étrangères, en tous cas, à des considérations politiques. Je ne les ai corrigées, avant de les livrer au prote, qu'en deux endroits : les dates données en porteront témoignage.

ni l'importance ni la gravité. Pierre-Henri Simon écrit avec pertinence : « Opposer que le drame de la rupture se constate toujours entre les générations, qu'il est fécond et nécessaire et qu'il n'y a rien d'inédit ni d'inquiétant dans la révolte actuelle de la jeunesse, serait un argument paresseux. Un fait peut être habituel, et pourtant prendre en certaines circonstances des dimensions qui en changent la nature et le sens. » (**Pour un Garçon de vingt ans**. Paris, Seuil, 1966, p. 42.) Voilà qui est lucide.

On m'objectera bien que ces explosions sont le fait de quelques meneurs isolés, de quelques groupuscules minoritaires, extrémistes et remuants ; que la masse estudiantine est indifférente à ce bouillonnement... On charge assez facilement les étudiants en leur prêtant d'occultes intentions politiques, en les taxant de sympathies gauchisantes (entendez « méprisables »), etc. Je répondrai que les étudiants se retrouvent quand même par milliers dans les rues, que les blessés se comptent par centaines. Bien sûr, il y a une masse ancillaire presque totalement amorphe, mais elle est quand même présente. Et puis, ces suiveurs grégaires ne m'intéressent pas pour l'instant. Ceux qui m'intéressent, ce sont les autres : les meneurs. S'ils sont meneurs aujourd'hui, ils seront selon toute vraisemblance meneurs demain. (Il ne s'agit pas, bien sûr, de ces quelques braillards « révolutionnaires » qui occupent l'Odéon, entourés de rares partisans à la tête chaude. Je pense à ces « lideurs » conscients qui ont orchestré les opérations massives que l'on sait et qui ont su bientôt rentrer dans le rang dès que leur protestation a été entendue en haut lieu.) C'est parmi eux que se trouvent certaines des élites de la société de demain.

Et pourquoi donner sa sympathie à ces blousons dorés ? (Remarquons aussi que le distancement des masses ouvrières à l'égard des étudiants ne peut que rendre l'insurrection estudiantine plus sympathique : elle retrouve son caractère de gratuité — du moins dans le cadre des revendications matérielles —, donc sa vertu.) Parce que tout simplement, la révolte m'apparaît comme un signe de très bonne hygiène mentale, intellectuelle et morale. Si je ne craignais de céder à la tentation de la provocation, je leur dirais, moi aussi, en parodiant le mot cruel de Voltaire : « Révoltez-vous, révoltez-vous, il en restera toujours quelque chose. » Il est, en effet, nécessaire de s'élever contre le conformisme aveugle, contre la « bonne conscience de papa » béatement satisfaite d'elle-même, contre un ordre des valeurs mesquin, contre une mo-

rale hypocrite... J'aime la ferveur, la sincérité de cette jeunesse ; j'aime sa soif d'**authenticité**, comme on dit aujourd'hui. (L'explication que François Mauriac donne de ce phénomène, dans le **Figaro littéraire** du 20-26 mai 1968, ne m'apparaît pas recouvrir toutes les composantes du problème. Il écrit en effet : « Certes je ne m'étonne pas, je ne m'indigne pas : ces garçons réagissent, à l'entrée de la vie, avec le souci dominant d'un avenir sans débouché où ils ont la hantise de ne pas trouver leur place. » N'est-ce pas ramener le conflit à des motivations mesquines ?)

Mais mes propos doivent paraître bien hérétiques. Il faut donc que je dise aussi, et tout de suite, que je n'approuve pas le dérapage des rues, les cocktails Molotov, les incendies de voitures, les barricades... Je m'insurge contre la violence matérielle. Cette forme de révolte est odieuse, même si nous avons eu nos guerres d'adultes, nos « guerres saintes » dont l'odieux ne le cédait en rien à celui de nos enfants. Toutefois, ce n'est pas parce que nos parents ont trébuché que nos enfants ont le droit d'achopper en toute impunité.

Si nous voulons éviter les débordements excessifs de ces revendications explosives, de ces éruptions brutales autant qu'intempestives, il convient de prendre conscience des conditions dans lesquelles on est contraint de faire l'éducation d'aujourd'hui, ainsi que des aspirations des jeunes. Qui sont-ils, ces jeunes généreux et idéalistes, assoiffés de savoir et de justice, tenaillés par le désir de brûler la vie par les deux bouts ?

Ils vivent d'abord, comme tout être, la grande mue de l'adolescence, travaillés par l'impérieuse nécessité de tout remettre en cause, assoiffés d'autonomie, éperdument épris de sincérité. Cette soif de liberté et de sincérité est manifeste dans les domaines intellectuel, moral et religieux. Leur contestation est d'autant plus sympathique qu'elle ne poursuit qu'accessoirement des objectifs matériels, d'ailleurs limités. Ils ont le droit, le devoir même de s'insurger. Mais je veux que cette révolte de l'esprit soit **méthodique** au sens cartésien du terme (comme le doute méthodique s'oppose au scepticisme), et se refuse à toute forme d'anarchisme endémique et gratuit qui ne peut être que l'apanage des détraqués ou des « provocateurs ». Qu'ils renversent les tabous artificiels, les préjugés pharisaïques... mais qu'ils ne les remplacent pas par le vide. Il n'y a de règles de vie valables que positives. Pour construire au lieu de simplement dénigrer, il faut du courage. Je crois que les jeunes l'ont, mais il faut leur

apprendre à être persévérants plutôt que velléitaires. Et pour cela, il y a toute une pédagogie de la liberté qu'il convient de mettre en pratique : le maître n'est pas le seul impliqué, cette réforme pédagogique concerne également les parents, et même elle concerne la société tout entière.

Voyons les parents d'abord. Considérons le fossé qui les sépare de leurs enfants. Nous sommes à la seconde génération d'adultes qui ont fait l'école primaire ; cette génération-ci est la première à bénéficier, à la faveur d'une heureuse politique de démocratisation des études, de l'enseignement secondaire. Quoi d'étonnant alors à ce que les parents, aujourd'hui plus qu'hier, se sentent comme étrangers à l'égard de leurs enfants ? L'échelle des valeurs sur laquelle ils ont fondé leur existence se trouve tout à coup rendue branlante, et peut-être pas toujours à tort. Il y a de quoi être désarmé.

Il faudrait faire ensuite le procès de la civilisation : le monde contemporain offre une physionomie bien déroutante. Il apparaît comme déboussolé. D'une part, nous vivons dans la menace permanente d'une déflagration nucléaire à l'échelle de la planète ; d'autre part, nous sommes les outils d'une société de consommation dont les valeurs les plus sûres s'appellent **confort, farniente, loisir, érotisme** et tutti quanti. C'est particulièrement exaltant !

Le monde des adultes offre souvent aux jeunes une image déroutante : au lieu de s'attacher à la solution des grands problèmes, des problèmes fondamentaux, ces adultes s'épuisent en querelles mesquines : la cuisine politique en donne trop souvent des exemples probants. Autre exemple : la réussite sociale n'a pas pour critère les qualités personnelles stimulées par une émulation saine, mais elle s'appuie sur des valeurs qu'on appelle « népotisme », « favoritisme », « piston », « arrivisme »... Les fauves lâchés dans l'arène s'entre-dévorent voluptueusement. La règle sociale fondamentale tient aussi dans cet autre précepte : « fais ce que je dis et non ce que je fais ». Sois honnête, mais laisse-moi faire une déclaration d'impôts mensongère ; sois bon envers ton prochain, mais laisse-moi ruiner mon voisin par le recours à une concurrence déloyale...

On se rend compte que, dans ces conditions, la mission d'éducation n'est pas une chose aisée. Il s'agit d'une œuvre collective qui ne sera fructueuse qu'à la condition que le « sujet » — entendons le jeune homme, la jeune fille — soit le premier collaborant. Le premier et fondamental postulat sera celui du dialogue :

« Pour apprendre à penser et à juger personnellement, l'utilisation de méthodes actives, inductives, par l'établissement d'un véritable échange, est prônée par un très grand nombre d'éducateurs. Il s'agit évidemment, si on en fait usage, de respecter la personnalité de chacun et de permettre la libre expression des opinions. »

(Rapport de la F.N.E.M.C., p. 93).

Voilà donc que le mot **dialogue** vient d'être lâché. On s'accorde peut-être trop aisément à voir en lui la panacée miracle qui permettrait la liquidation de tous les conflits. [J'écris cependant ces lignes en écoutant M. Pompidou qui, retour d'un voyage en Iran, a jugé nécessaire de tendre la main, en pleine nuit, à ces étudiants en révolte. Il est vrai que M. Pompidou a une longue carrière d'enseignant derrière lui.] Mais il y a, en même temps qu'une philosophie du dialogue, toute une dialectique du dialogue. C'est ici que l'ainé doit laisser tomber sa morgue, se défier des réflexes conditionnés que lui dicte sa « bonne » conscience. Notre enseignement ne peut vraiment former que dans le dialogue, que dans la démarche d'accueil vers ce que dit et pense autrui. Or notre enseignement actuel fait cruellement défaut sur ce point. C'est le rapport déjà cité de la F.N.E.M.C. qui s'interroge sur la valeur formative de notre enseignement (la question a été posée aux corps professoraux de 665 établissements de notre pays) :

« A la question de savoir si notre enseignement moyen catholique atteint son but sur le plan intellectuel, un certain nombre d'éducateurs répondent nettement par la négative. Tel qu'il est pratiqué actuellement, il ne favorise pas la pensée personnelle. Le plus grand nombre d'entre eux ne donne pas de réponse à cette question. Mais il apparaît du contexte qu'ils penchent aussi plutôt pour la négative. Les constatations qu'ils font au sujet des obstacles et des défauts de méthode, les remèdes ou améliorations qu'ils proposent montrent clairement qu'à leurs yeux il n'atteint pas ou imparfaitement son but. Un seul rapport émet l'avis qu'en principe l'économie de l'enseignement des humanités favorise réellement la pensée personnelle : les matières enseignées y sont favorables et les travaux complémentaires demandés aux élèves peuvent y contribuer dès le cycle inférieur. Mais il ajoute : la réalisation du triple objectif (social, intellectuel et religieux) fixé par la question dépend surtout de la personnalité du professeur. »

(Rapport de la F.N.E.M.C., pp. 89-90)

Et je crois, effectivement, que la qualité de la personnalité du professeur est primordiale, tout comme celle des parents d'ailleurs. Il en est, en effet, qui ont l'art de rompre les ponts, de faire avorter toute tentative d'échange. Pour ce qui est des professeurs, malgré leur diplôme, on peut, en cas

d'incompétence notoire, les envoyer planter des radis ; pour ce qui est des parents, dont on n'exige aucun titre de capacité, on se trouve devant une situation de fait avec laquelle il faut bien composer.

Du côté des élèves, on peut, me semble-t-il, distinguer également plusieurs catégories d'esprits. Il y a d'abord — ils sont peu nombreux — les esprits **frondeurs** qui cèdent assez facilement à la tentation de la provocation. Ils s'essouffleront assez rapidement eux-mêmes si nous avons la bonne inspiration de ne pas nous empêtrer dans les filets, somme toute assez grossiers, qu'ils nous tendent. Surtout ne les prenons pas à rebrousse-poil : reconnaissons-leur le droit le plus absolu à la contestation, fût-elle la plus aberrante qui puisse être. (La liberté d'expression n'est-elle pas une des libertés qui nous tient le plus à cœur ?) Et ils se tairont spontanément dès qu'ils se rendront compte de la vanité et de la gratuité de leurs propos. Il est bien rare, en effet, que la nature profonde de leurs objections soit en rapport direct avec la verveur de leurs propos. Mais peut-on leur en vouloir s'ils tentent de trouver dans les mots une vertu nouvelle alors que l'usage qu'en ont fait les adultes a émoussé le vocabulaire en le condamnant à une grisaille sémantique particulièrement désolante ? C'est que les adultes se paient assez facilement de mots. Pouvons-nous faire grief à nos enfants de s'en rendre compte tout à coup ? Ces jeunes gens me plaisent parce qu'ils connaissent encore la vertu de l'innocence, de la candeur ; parce qu'ils ont encore le privilège de l'insurrection saine.

Il y a une autre catégorie de jeunes gens : ce sont les **paisibles**. Ils sont doux comme les moutons, studieux, appliqués. Ils acceptent que nous incarnions l'Autorité. Ils adoptent gentiment nos conventions, nos critères, nos principes, nos préjugés, nos règles de vie. Il ne leur manque qu'une chose : c'est l'esprit critique. Ce sont ceux-là qui se feront plus tard les défenseurs aveugles de la tradition, quelle qu'elle soit. Ils n'aiment pas qu'on modifie les règles du jeu lorsqu'elles se révèlent mauvaises. Je crois bien que ce sont ceux-là qui succomberont à toutes les séductions et à toutes les tentations de notre société de consommation. Chaque génération enfante les réactionnaires de la société de demain. Il y a des sourds dans tout auditoire : il faut s'y résigner. « Tout ce que je sais, écrit Roger Ikor dans le numéro du **Figaro Littéraire** déjà cité, c'est que je préfère encore une jeunesse enragée à une jeunesse endormie. »

Reste enfin une troisième catégorie de jeunes gens : elle

est heureusement la plus nombreuse. Ce sont ceux que j'appelle les **inquiets**. Ils refusent tout argument d'autorité arbitraire, en même temps qu'ils sont sincèrement désireux de travailler à la construction du monde de demain. Avec ceux-là, le véritable dialogue est possible, parce qu'ils sont des jeunes gens de bonne volonté. Ce sont ceux-là, en général, qui peuplent les classes terminales de nos collèges et de nos instituts : ils ont pour eux la franchise et l'honnêteté... et une bonne dose de réalisme. Ils acceptent que nous ayons des opinions qui ne concordent pas avec les leurs. Avec eux, les échanges de vues n'aboutissent pas à une juxtaposition de monologues ni à des dialogues de sourds. On sait tout simplement qu'il suffit de jouer cartes sur table, car la règle du jeu interdit la tricherie. L'enseignement libre n'a-t-il pas justement le grand avantage de ne pas fausser les règles du jeu ? Il faut le répéter avec force : l'école confessionnelle belge a une doctrine cohérente, positive, avouée. Elle s'oppose à l'éclectisme, à toute philosophie négative. Ce sont les préceptes de l'Eglise, éclairés nouvellement par Vatican II, qui servent de référence idéale à toutes nos prises de position. Loin de moi l'idée qu'il faut tout couler bon gré mal gré dans le même moule : chacun doit conserver son originalité propre. Il serait mal venu de vouloir contraindre qui que ce soit à calquer un mode de vie, une manière d'être et de penser sur une matrice idéale, sans conviction profonde, mais simplement par mimétisme aveugle ou opportuniste. Nous nierions en effet la personnalité que nous prétendons, au contraire, épanouir. C'est particulièrement parce que notre éducation était, il n'y a guère encore, trop formaliste qu'elle était haïssable : il est primordial que nous pourfendions tout conformisme hypocrite, tout pharisaïsme social. Notre idéal serait donc d'éduquer à la liberté dans la liberté, mais on aura compris toutefois que liberté n'est jamais licence, ni abdication.

Si nous voulons revoir nos principes pédagogiques à la lumière des événements de Paris, que dirons-nous ? Tout d'abord que le conflit entre les générations est inévitable, et qu'il faut s'y résigner, voire s'en réjouir. Mais que le conflit d'aujourd'hui a pris un tel caractère de gravité qu'il doit nous inquiéter d'abord, nous dessiller les yeux ensuite : si la société est « contestée » à ce point par les étudiants, s'il y a des responsables de cet état de fait, c'est nous, leurs parents, leurs éducateurs, parce que nous avons tout simplement raté une partie de l'éducation que nous tentons de leur donner. Alors ? Alors, il faut donc que nous remettons en cause,

nous aussi, nos méthodes, nos attitudes, nos échelles de valeurs. C'est ce que nous proposait le Congrès de la F.N.E.M. C. dont j'ai déjà parlé. Nous devons revoir nos méthodes et la finalité même des objectifs que nous poursuivons, au nom même de l'amour que nous portons à cette jeunesse à laquelle nous avons voué nos forces, notre cœur.

Et si les jeunes manifestent moins brutalement demain, ce ne sera pas parce que nous en aurons fait des mauviettes, mais parce que nous les aurons rendus plus dignes du monde, en même temps que nous leur aurons donné une plus digne raison de vivre dans un monde devenu plus digne d'eux.

Le 11 mai 1968.

Guy BELLEFLAMME.